

l'oncle du nouveau sénateur ; le capitaine Philippe-Henri du Perron Casgrain est son frère.

Sir Alphonse Pelletier, l'orateur du Sénat, est son oncle par alliance.

L'hon. M. P.-B. Casgrain n'est âgé que de quarante-quatre ans ; il est né à Québec et débuta dans le service civil en qualité de sous-secrétaire de la section canadienne à l'Exposition de Philadelphie en 1876.

Ayant poursuivi ses études afin de devenir géomètre arpenteur, il a été nommé à cette position pour les trois provinces de Québec, d'Ontario et du Manitoba.

Le nouveau sénateur compte autant d'amis d'un côté politique que de l'autre. Il est très populaire à Montréal, faisant partie d'une quantité de cercles ou de clubs, en ayant même fondé.

Il épousa, en 1885, Mlle Ella Cook, fille unique de feu M. James-H. Cook, membre du parlement pour Dundas (Ontario).

LA REDACTION.

PENSÉE ERRANTE

Au loin là-bas, derrière les hautes montagnes couvertes d'un épais manteau blanc sur lequel se dessine la silhouette des rochers et des arbres nus, vient de disparaître le Soleil. Et dans les cieux, sur le sentier où l'astre rayonnant vient de passer, de longues et larges banderolles aux milles teintes s'entrelacent. Poussées par une faible brise, elles disparaissent tranquillement traînant avec elles les dernières lueurs du jour qui vont s'engouffrer où l'horizon semble finir...

Maintenant sur la terre, depuis longtemps déjà, la nuit a étendu son épais voile noir, percé seulement par le scintillement des étoiles qui voguent silencieusement dans l'infini. A l'Orient, la ligne bleue qui sépare le ciel de la terre, commence tranquillement à pâlir, puis, devient de plus en plus verte et finalement jaune et rouge. Alors, à travers cet amas de couleurs qui teinte curieusement les choses de la terre, on voit surgir lentement un énorme globe de feu, jetant au ciel ses lueurs incendiaires, puis, les chassant à mesure qu'il s'élève...

Toutes ces teintes, rouges comme vertes, jaunes comme blanches, ont disparu, chassées les unes par les autres, et au ciel des milliers d'étoiles scintillent, joignant leur lumière à celle de la Lune qui, dans sa majesté, jette à flots ses rayons d'argent sur la Terre.

Il n'est personne alors, parmi ceux qui voient ce spectacle grandiose, dont la pensée ne cherche pas à pénétrer les profondeurs du ciel. On refuse de s'arrêter aux limites qui bornent le visible et, quelque lointaines que soient les dernières étoiles, on les dépasse toujours sans jamais pouvoir s'arrêter. Au delà de ces Mondes perdus pour nous, l'imagination nous montre d'autres étoiles plus éloignées, les mondes s'entassent sur les mondes, les étoiles derrière les étoiles. Mais à chacun de ces états, la pensée fait un retour sur le point de départ de ce voyage céleste, revient à notre petit monde, au pauvre petit globe qui gravite inaperçu dans ce coin de l'infini.

Quelle variété et quelle harmonie règnent dans ce grand tout qui constitue l'Univers, quelle majesté si on le contemple dans son ensemble et si l'on voyage par la pensée dans les profondeurs infinies du ciel ! Quelle merveille étrange si l'on étudie dans ses plus minutieux détails la structure des corps qui le composent. La science nous apprend que la Terre est un astre, une planète, que nous verrions briller, si nous étions au loin dans l'espace, comme nous voyons la nuit briller la Lune, Jupiter ou Vénus. Que la Lune, cet astre si voisin de nous, n'est séparée de notre globe que par une centaine de milliers de lieues, qu'elle nous accompagne dans notre circumnavigation annuelle, attirée vers nous par un lien invincible, nous montrant toujours la même face tour à tour sombre et lumineuse, qu'aucun nuage ne vient jamais ternir. Que la Terre et la Lune reçoivent en commun la même lumière, qu'ensuite, pendant leurs nuits, elles échangent entre elles.

Elle nous apprend encore que le Soleil est une

énorme masse à l'état d'incandescence, dont la surface est sans cesse sillonnée et troublée par des ouragans gigantesques, des énormes trombes de feu, des pluies d'hydrogène enflammé ; que c'est un globe énorme tournant sur lui-même en vingt-cinq jours et entraînant son système avec lui autout de quelques étoiles inconnues.

Elle nous dit que toutes ces étoiles que nous voyons briller dans l'infini, sont des soleils comme le nôtre avec tout un monde, ayant à leur centre un foyer de puissance et de vie où d'autres astres invisibles pour nous, puisent incessamment la vie, comme le fait notre globe au foyer solaire.

Elle nous apprend aussi que ces milliers de nébuleuses qu'à l'aide d'un télescope on peut voir briller lorsque le temps est clair, sans nuage, sont une agglomération de soleils, tellement serrés les uns contre les autres et si loin, qu'ils ne nous apparaissent que comme de petits nuages qu'on dirait rivés au fond du ciel.

Depuis longtemps elle nous a appris que les comètes, des astres singuliers, qui ne semblent être que de passage, sont des globes avec de grandes traînées lumineuses faisant aussi partie de notre monde. Aujourd'hui elle a décrit de plusieurs manières, l'excentricité de leurs orbites, l'inclinaison des plans dans lesquels elles se meuvent, leur marche tantôt directe, tantôt rétrograde. Qu'un grand nombre de ces astres n'appartiennent pas à notre monde : se mouvant dans des orbites infinies, ils ne font que nous saluer en passant et disparaissent pour toujours.

Elle a trouvé ce que sont les "Etoiles Filantes" que l'on voit le soir apparaître tout à coup à travers le ciel, puis glisser silencieusement, marquant leurs routes d'un sillon de lumière, et disparaissant aussi mystérieusement qu'elles sont apparues.

Elle nous apprend enfin que toute cette agglomération d'astres, dans toute sa grandeur et sa beauté, est l'œuvre d'un Dieu qui, en les créant, a assigné à chacun d'eux son mouvement et ses lois, qu'aucun depuis n'a dévié de sa ligne ou retardé d'être à son poste d'une seule minute. Tout en nous montrant la grandeur de Dieu, elle nous fait comprendre combien nous sommes petits.



Montréal, janvier 1900.

NOS GRAVURES

M. PAUL DESCHANEL, ACADÉMICIEN

Jeudi, 1er février, M. Paul Deschanel, membre de l'Académie française, a pris possession, avec la solennité accoutumée, du fauteuil précédemment occupé par Chamfort, Marie-Joseph Chénier, Chateaubriand, le duc de Noailles et en dernier lieu, par Edouard Hervé, un journaliste de haute valeur. Le nouvel immortel est trop connu pour qu'il soit nécessaire de rééditer ici sa biographie ; tout le monde sait qu'il est le fils de M. Emile Deschanel, le très distingué professeur au collège de France ; que, sans avoir été jamais ministre, il a parcouru d'un pas sûr et régulier une brillante carrière politique ; qu'il est depuis bientôt deux ans président de la Chambre des députés, ayant accompli ce tour de force, lui, le démocrate athénien par excellence, de s'élever à un des postes les plus éminents de notre République parlementaire, en un temps où elle pratique les mœurs les moins athéniennes qui soient ; on n'ignore pas non plus qu'il possède un joli talent d'orateur et un bagage littéraire fort honorable. Le seul point sur lequel on pourrait avoir des doutes, c'est son âge. L'état civil lui donne quarante-quatre ans ; ses portraits, même les plus récents et les plus fidèles n'en accusent pas autant, et son aspect juvénile n'est point une de ses moindres élégances naturelles.

Des esprits subtils se sont posé ce problème un peu oiseux de rechercher les raisons précises qui ont dé-

terminé l'Académie à l'admettre dans son sein ; ils se sont demandé si elle avait voulu honorer de préférence le littérateur, l'orateur, l'homme politique ou l'homme du monde. Elle a eu probablement en vue tous ces personnages confondus en un seul. "On dit : il sera académicien," écrivait de lui, en 1891, M. Raymond Poincaré. "Sera de l'Académie," lit-on dans un *Instantané* du *Figaro*, datant de la même époque. Il suffit de ces horoscopes tirés il y a près de dix ans pour constater combien M. Paul Deschanel était académisable.

LA GUERRE DU TRANSVAAL

Dans un de nos derniers numéros, nous avons reproduit la photographie d'un groupe d'hommes d'allure épaisse et simple : c'était le Conseil exécutif, le gouvernement de la défense nationale boer. Aujourd'hui, nous donnons les portraits de deux des collaborateurs de M. Chamberlain et de lord Salisbury : c'est le marquis de Lansdowne, ministre de la guerre, qui, trop discret depuis le commencement des hostilités, va être le plus longuement interrogé et invité à fournir d'abondantes explications. Lord Lansdowne, qui est âgé de cinquante cinq ans, fut gouverneur du Canada, de 1883 à 1888, et vice-roi de l'Inde de 1888 à 1893.

Le duc de Devonshire, *Lord President of the Council*, M. Goschen, ministre de la marine, et M. Balfour composent avec les marquis de Salisbury et de Lansdowne le haut comité de défense nationale. Jusqu'à la mort de son père en 1892, le duc de Devonshire était connu sous le nom de marquis de Harrington.

Le droit de visite.—La marine anglaise, malheureusement pour l'Angleterre, n'a aucun rôle actif à jouer dans la guerre du Transvaal. Escorter les transports depuis les ports de la Grande Bretagne jusqu'à ceux de l'Afrique du Sud, exercer une surveillance active au large de Lourenço-Marqués pour essayer de surprendre la contrebande de guerre, l'innombrable flotte britannique n'a pas autre chose à faire. Aussi, s'acquitte-t-elle de cette double mission, notamment de la seconde, avec le plus grand zèle. On sait quelles réclamations ont suscitées de la part des Etats-Unis la saisie d'approvisionnements débarqués à Delagoa-Bay, et de la part de l'Allemagne la capture successive de trois navires qui se dirigeaient vers le même point.

Le droit de visite exercé dans ces circonstances par l'Angleterre n'est pas contestable en soi. La visite se divise, selon les circonstances, en deux ou trois actes : l'arrêt du bâtiment, l'examen des papiers, la visite des marchandises. Il n'y a rien à dire si le bâtiment de guerre anglais se borne aux deux premières opérations, à condition que la chose se passe dans des eaux qui ne soient pas trop distantes du théâtre de la guerre. Mais la visite des marchandises ne peut avoir lieu que si l'examen révèle une irrégularité. Enfin le navire de commerce neutre ne peut être saisi que s'il résiste aux injonctions qui lui sont faites ou bien si de la contrebande de guerre, c'est-à-dire une marchandise propre à la guerre, est découverte à bord. Ce n'était le cas pour aucun des navires allemands saisis et le gouvernement britannique a dû exprimer ses regrets au gouvernement allemand.

LE CŒUR

Le cœur humain s'ouvre comme un poème,
Et le bonheur s'y glisse en frissons d'or ;
Au plus intime, au meilleur de soi-même,
Parfois on garde un lumineux trésor.

MARIE BOULANGER.

Enfants, les canons de l'ennemi sont bourrés... de croix d'honneur jusqu'à la gueule.—Col. DE BELLEFON.

L'ivrognerie et la paresse ne sont pas les seules causes de la misère qui existe chez les masses, ainsi que certains économistes semblent le croire. Notre système du "laissez faire" qui permet au plus fort d'écraser le plus faible, fait plus de pauvres que tous les vices réunis.